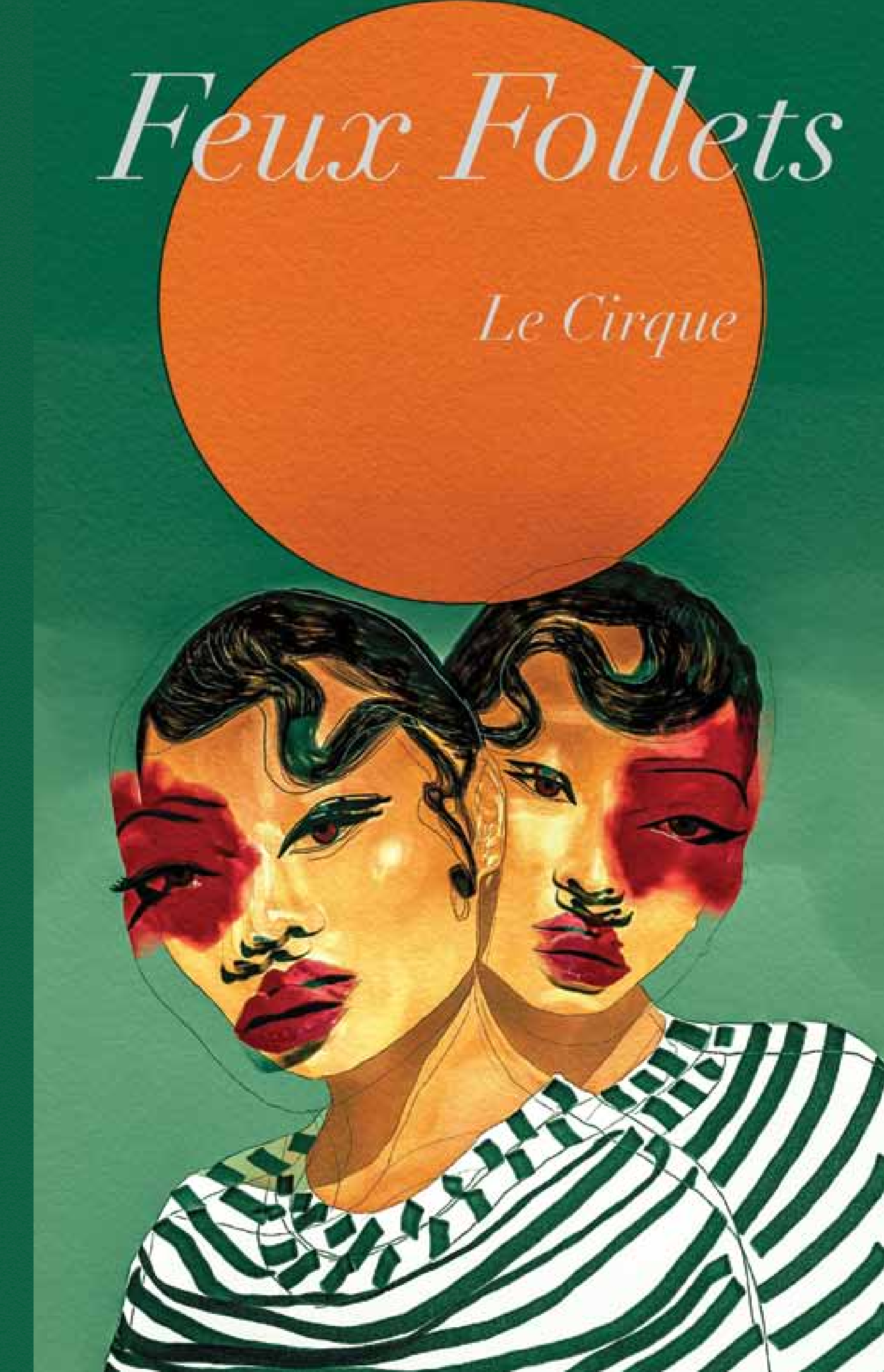

Feux Follets
Le Cirque

Feux Follets

Revue de création littéraire

Le Département de Langues Modernes à UL Lafayette

La revue *Feux Follets* est publiée par le Département de Langues Modernes à UL Lafayette. Pour nous contacter, prière d'adresser vos envois à :

Feux Follets
Boîte postale 43651
Lafayette, LA 70504
feuxfolletslafayette@gmail.com

L'illustration
de couverture : « Déjà vu » de Shelbie Funderburk

BORSF Humanities Eminent Scholar Chair

Remerciements : Nos contributeurs et contributrices
Dr. Gaëtan Brulotte
UL Lafayette Printing Services

LE CIRQUE FOLLET

Animé par Chase Cormier

Je me sens seul sur la terre,
Après trainer les grands chemins
Pour courir après des feux follets
Au grand milieu de la nuit.
Ça mouille, il fait pas beau.

-Jean Arceneaux

Il y a un dicton dans ce pays : dirige ta lumière sur le chemin pour que les enfants puissent suivre… Viens-donc, mon enfant, suis ton guide. Bientôt, moi et toi, on va entrer dans la convulsion du monde, hors d'histoire, hors de l'affreuse responsabilité du temps. Tu sauras pas quoi dire, et tu t'abriteras dans l'admiration. Regarde là-haut, la lune bouge pas. Entends-tu la sonnerie du feu verdâtre ? Elle est un peu étouffée par le bosquet de boscoyos bosquets, mais écoute, elle annonce l'arrivée du spectacle. Quand le vent chante cette chanson si familière et rend les arbres fatigués, ça c'est la bonne heure. On marche en rythme avec les cigales sur les feuilles et la boue séchante. On ignore les flaques de nymphéas comme on ignore l'odeur des mensonges—captivés par la curiosité. On détruit les toiles d'araignée en marchant. Ce pays est méchant, ouais. Avec ses secrets et ses surprises et ses bêtises. Faut regarder devant toi. La passe est longue. T'aimes les contes, toi ? On a un autre dicton : crois pas le conteur, crois son conte. Voici le mien…

LA PISTE AUX ÉTOILES

Je me rappelle quand j'étais jeune, j'avais à peu près dix ans. Je vivais toujours avec ma mère, mon père et mes petites sœurs. On était pas pauvre, on faisait avec ce qu'on avait… On vivait pas exactement au dessus de la farine, je veux dire. Je passais un tas de temps dehors, seul. Ça fait, le monde restreint dans lequel j'étais né était plein de lumière et d'aventures et toutes sortes d'images et d'odeurs me reviennent asteur, me montent en dedans et me touchent. Je jouais avec les autres enfants dans les rues et les clos, j'ai toujours préféré passer du temps avec les enfants un peu plus âgés que moi, deux ou trois ans de plus. Ce monde était simple. De l'éducation, des règles, des bons exemples. Un monde visible. Mais derrière le sourire doux de la mémoire cache une vérité. J'étais qu'un enfant et je connaissais rien du chemin qui m'attendait, le chemin détestable qui me mènera inévitablement à moi-même.

Ça a commencé un jour, je retournais chez moi de l'école. On vivait dans la campagne, tu vois. Proche tout le monde se connaissaient. Ça fait c'était rare de rencontrer un nouveau dans la rue comme ça. En tout cas, marchant tout tranquillement mais avec assurance était un garçon un peu plus âgé que moi. Trois ou quatre ans de plus je dirais. Il était toujours un peu loin, mais je pouvais distinguer son visage. C'était beau. Sa mâchoire était bien prononcée. Il avait l'air d'un adulte. Il était pas mince comme moi. Grand et fort sous sa large chemise. Je viens de dire qu'il marchait vers moi, mais la façon dont il se déplaçait serait peut-être mieux décrite par le verbe voler. Ou peut-être flotter, tu sais ? Il se dirigeait, mais dans une façon moins corporelle. Plus je l'observais plus sa façon de bouger m'intriguait. Ses pieds touchaient la terre comme si c'était pas une étape nécessaire dans le processus. Comme s'il pourrait voyager n-importe ayoù par un coup d'esprit. Il avait à peu près la même taille que moi, mais comme sa tête était grosse, et ses traits amplifiés ! Ses mains étaient grandes, ses doigts longs, et ses membres caricaturaux—élastiques même. Il dégageait une certaine attirance, un éclat. Comme la chaleur d'un feu qu'on sent avant de le voir.

Glisser ! Ça c'est le mot ! Glisser, il glissait vers moi fanatiquement mais épuisé, et je l'ai salué.

Bonjour, il m'a dit. Mon nom c'est Beau, Beau Poli. Tu viens d'ici ?

Ouais, j'ai dit moi c'est Lou.

Tu connais ayoù je pourrais trouver la piste aux étoiles ?

Mais moi j'avais jamais entendu parler de cette piste là, ça fait je lui ai dit non.

Regarde, et il s'est penché et s'est mis à dessiner des lignes dans la boue avec son majeur. Il a dit tu vois, nous-autres, on est là, et ça c'est la rue Boulet, et ça c'est le chemin Mahaw. Et j'ai indiqué que l'autre ligne devait être la rue Saint

Dennis, et il a confirmé. Well, il a dit, il y a un cirque quelque part ici, en face de la rue Saint Dennis près de la coulée.

Ouais je connais cette coulée, c'est la coulée Lejeune, mais… j'ai rigolé un peu avant de lui dire qu'il y a pas de cirque là.

Ce cirque a toujours été là. Un feu verdâtre indique l'entrée du cirque. On appelle ça *La piste aux étoiles*. Il m'a demandé de l'accompagner là.

Je peux pas. Malheureusement j'ai déjà dit à ma mère que j'allais l'aider rempoter ses plantes.

Mais c'est un cirque ! Tu peux l'aider avec ça demain. Tu viens d'apprendre que t'as un cirque ici à la Pointe-Noire et tu vas pas venir avec moi ?

Il avait raison, j'avais jamais entendu parler d'un cirque à Pointe-Noire. Normalement, je tiens ma parole, mais comme j'étais qu'un enfant, je voulais profondément voir ce cirque dont il parlait. J'avais jamais vu un cirque avant. Ça fait je l'ai suivi.

Quoi il y aura dans ce cirque ? Il m'a donné une vieille invitation froissée et teinte de poussière. La feuille s'a lit

Nous vous invitons à descendre nombreux à La Piste aux Étoiles !

Dans nos chapiteaux vous rencontrerez des contorsionnistes, des jongleurs, des sorciers, des illusionnistes, des acrobates, des animaux, des clowns, des personnages curieux et monstrueux, des cracheurs de feu et toute forme de désordre et de joie.

Rejoignez les parades éternelles qui dansent sur la corde raide bien au-dessus du réel.

Il y avait pas d'adresse écrite, pas rien. Je me demandais comment ça fait que Beau a trouvé le cirque. Il me semblait qu'il avait fait un long chemin avant de me rencontrer, mais il marchait avec la vigueur d'un vagabond si près de sa destination qu'il pouvait la goûter. On a suivi le chemin vers le sud, jusqu'à la rue Boulet. Il était mon guide dans mon propre village. Il était peut-être la piste elle-même parce que des fois je me sentais tout seul. Sa présence était subtile mais pas du tout silencieuse. Il me racontait histoire après histoire de son voyage. Il m'a dit qu'il a commencé sa route loin au nord d'ici, sur d'autres prairies pareilles comme la mienne, pas aussi chaudes bien sûr mais pareilles quand même il m'a juré. Comme il était si bavard je me perdais souvent dans l'admiration de son visage, ses vêtements haillonnés et sa drôle de démarche. Quand je le regardais en marchant, naturellement je pouvais voir son corps mais

le soleil brillait de l'autre côté de lui—j'étais dans son ombre—et je te jure, je pouvais voir un petit brin de soleil à travers son corps.

On a quitté le chemin de gravois. On a pris le gazon avant de traverser la coulée. Quand on a arrivé à ce point-là, on a commencé à voir une lueur. La lumière faible du feu verdâtre luisait à travers sa personne et je voyais que son corps était quelque part entre opaque et translucide—flou. Tout à coup, le feu s'a embrasé dans les grosses flammes, il fallait me couvrir les yeux. Puis, ayoù il y avait juste un feu un moment avant, j'ai vu tout un ensemble de chapiteaux grands et petits, des scènes, un immense beffroi dans le milieu. J'ai regardé mon guide, il avait pas d'émerveillement dans ses yeux, pas de surprise. Les tentes imposantes nous dominaient, moi et Beau. On était les seules personnes là il me semblait. Moi, j'étais complètement ébloui par le spectacle en sommeil, le cirque imminent.

Il m'a indiqué le soleil couchant sur la ligne fine entre le moi de ce jour et le moi qui te raconte cette histoire, le moi du présent. Le crépuscule s'est habillé en jaune et rose. Ces couleurs brillaient de si loin, mais elles étaient juste devant moi en même temps. Je pouvais les attraper. J'ai essayé de tenir les couleurs dans la main. Elles étaient presque solides. Puis aussi vite qu'ils ont arrivé, les derniers rayons colorés ont reculé vers l'horizon, vers un tout petit rayon vert qui a étincelé un au revoir à la grande prairie. J'ai regardé mon guide dans le vestige de jour…

Allons, Lou. Ce soir ça présente la piste aux étoiles…

L’homme au lever du soleil

Jonathan Olivier

Le lever du soleil est un moment ayoù le monde est parfait. Et personne ne peut me dire le contraire. J’aspire à ce que le ciel soit ambre, des rayons embrassant tout dans sa lueur. Il n’y a personne qui remue sauf pour des oiseaux et des chevreuils et des autres bétailles. Un catalyseur à ce matin, tous les matins.

Au lever du soleil, je marche et marche et marche.

La poussière se lève sous mes pieds, mais je ne la remarque pas. Mes yeux se tournent vers l’horizon pour s’émerveiller. C’est distinctif aujourd’hui, comme c’était le cas avant. Un nuage absorbe la lumière jusqu’à ce qu’il brille itou. Des rayons sur un étang reflètent les montagnes tapies juste en arrière. J’aperçois un coyote après aboyer dans l’air frais du matin.

Au lever du soleil, je marche et marche.

La route est la mienne et personne d’autre regarde le spectacle. Je peux sentir la vigueur, au fond de moi, remuant jusqu’à ce qu’elle me force à sourire. À ce rythme, je naviguerais autour le monde. Ou si je pouvais seulement capturer ce moment dans une bouteille, pour le chérir quand j’en ai besoin, le chérir pour toujours. Je pense que c’est l’attrait, le caractère éphémère de ces moments. La magie omniprésente de l’air.

Au lever du soleil, je marche.

Je peux déjà dire qu’il s’estompe, aussi vite qu’il avait commencé. La lueur ambrée commence à diminuer, et la teinte bleue du ciel apparaît. Les animaux sont tous partis. Des chars sillonnent la rue. Il y a encore de la poussière sous mes pieds avec chaque pas. Je me rends compte que je ne suis qu’un spectateur impuissant. La perfection enchantée a disparu comme le dernier panache de fumée d’un feu. Asteur, je me dis que je dois m’arrêter, car ces pensées me consument une autre fois. Je les sens fortement.

Mais je m’interroge sur demain. La promesse d’un autre lever du soleil me propulse en avant. Je peux déjà l’imaginer, mais je connais que ce sera différent. Quelle belle chose.

Je continue à marcher parce que je connais que je suis encore si proche d’un monde parfait.

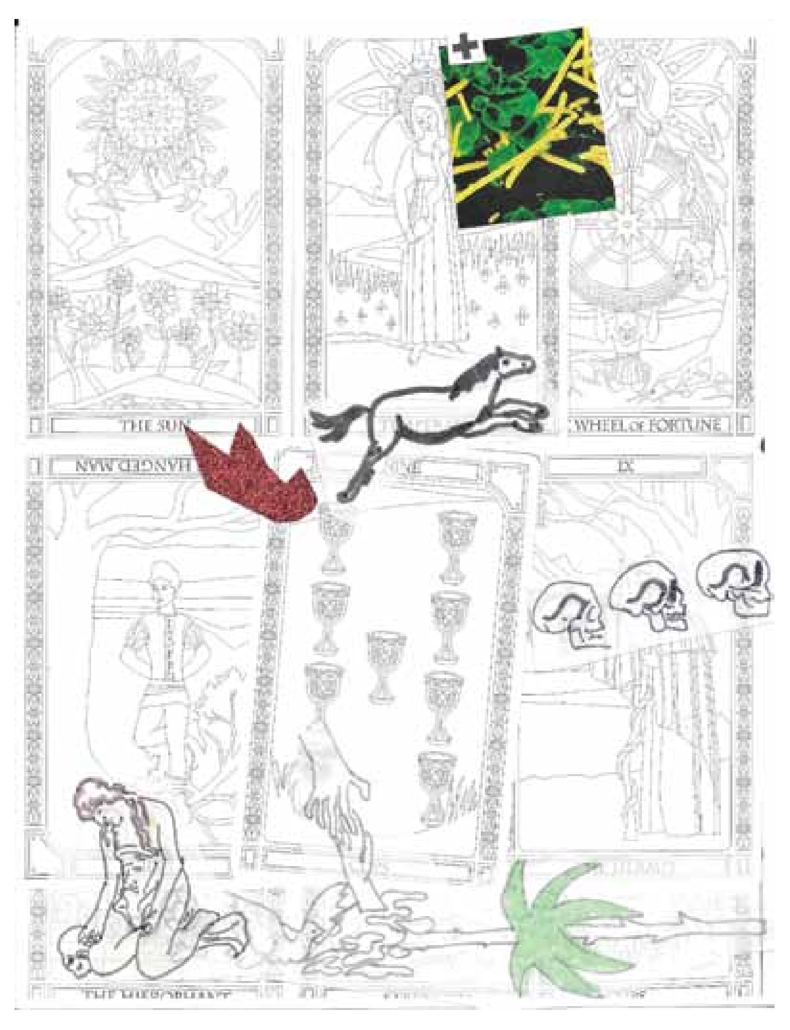
Souvenances

Evelyn Bornier

mes lèvres ont le goût des cendres
vestiges du passé
échoués sur les rivages du présent
la mémoire – cruel prestige –
vient cueillir ton sourire
au milieu de mes nuits
et déposer sur mon cœur
le voile de ton absence
je suis une indigente
mendiante de ta voix
suppliant pour obole
les regrets qui m'habitent
je rêve de terres inconnues
où tous deux fugitifs
nous ferions communion
de nos désirs obstinés
où la chanson de nos gestes
mue par l'écho de nos cris
résonnerait sous quelque mystérieuse voûte
où sur le seuil interdit
nos pas hier hésitants
franchiraient l'ombre limpide
où le dédale nocturne
serait l'aube de nos impasses
où l'infiniment petit
serait infiniment grand

Clairvoyance Hygiénique

Anne Guillot



La saison de mi-carême est traditionnellement une période malchanceuse, comme toutes les périodes de carême. Cette œuvre dépeint le début de la pandémie COVID-19 à travers des cartes de tarot, des agents biologiques, des mains qui se saisissent l'une l'autre et un cheval qui trace une piste ardente et qui apporte trois crânes à une femme dont les épaules sont suspendues.

La Grosse Bréchure de l'Île Petite Anse

Jonathan Mayers



Jonathan Mayers. La Grosse Bréchure de l'Île Petite Anse. Acrylique et sédiment de l'Île Petite Anse sur panneau, cadre recyclé. 24.5 x 28.5 pouces. 2016.

Quel magnifique après-midi, hein ?? La chaleur du soleil saute sur ma peau - ses raies scintillent sur la coulée. Si tranquille… sauf pour tout le tintamarre et le grondement de ces machines-là durant la saison de récolte de cannes à sucre. Gardez toute cette fumée eux-autres soulèvent. Qui fait ça? Comment foutant. Espère… ça sent pas comme des cannes à sucre brûlantes. Le goût dans l'air, c'est… s… salé.

L'une après l'autre, les piqûres rempirent puisque des morceaux blancs tombent sur la peau.

Eux-autres a dit une menterie. Eux-autres nous a dit UNE MENTERIE. Ils sont pas disparus. Ils faisiont rien que sommeiller dessous les dômes tout ce temps. C'est vrai ça qu'arrivé à bayou Corne, n'est-ce pas? N'est-ce PAS?

Un sifflement perçant casse l'air lourd.

Ce Dos-de-Saumure est trois fois plus grand.

Il faut ça va

Kristen Ramsey

Quand le soleil après briller,
Chante et braille pas.
Comme les étourneaux,
une paire des ‘tits yeux noirs
de le ciel ils descendent.
Chante mais braille pas.
Quand t’après chanter tu vas raser
et ton cœur va briller, pleine et à la rasée

Quand le soleil après se coucher,
danse et braille pas.
Heureux comme des chiens qu’on a laissés dehors
dans le clos ils se roulent
et les affaires tout le temps après rouler.
Danse mais braille pas
parce que c’est juste une ‘tite visite, comme dit mama
et tes pieds va faire la poussière voler.

Quand notre temps est rendu court
Souris et braille pas.
Comme une roue qui grince chaque fois qu’elle tourne,
Ça continue, il faut ça va.
On avait pris le chemin, comme ça on a venu
Souris mais braille pas
parce que c’est pas une mauvaise affaire
et on va arriver ayoù on a commencé.

LA PISTE AUX OKA

Le lendemain du cirque à la Pointe-Noire, la prairie était toute tranquille. Il y avait pas de nuages dans le ciel. Pas de fraîches. Juste la rosée brumeuse et le vert grisâtre entre nous-autres et la maison. Moi et Beau, on a suivi le chemin de gravois chez moi. J'ai vu les plantes rempotées devant la galerie. Mom, elle berçait sur la galerie après espérer pour moi.

Ayoù t'étais boy ? J'ai dit mom, pardon. Mais tu vas pas croire ayoù j'étais. Moi et mon ami Beau, ça c'est Beau.

Beau a dit bonjour, madame.

Mom, moi et Beau on a été à un cirque. Ouais ! Ici à la Pointe-Noire il y avait un cirque hier au soir !

Son visage a pas changé.

C'était vaillant, Mom. Et tu connais quoi il y avait ? Quand ça a commencé il—

Tu vois toutes ces plantes-là ? J'ai rempoté tout ça moi-même. Ça c'était un cirque. Puis j'étais après espérer pour toi tard tard hier au soir. Après tracasser pour toi, Lou.

Mom, pardon. Quitte-moi te dire quelque chose. Le cirque, c'était bon though ouais. Le temps est après changer, Mom. Beau m'a dit que ce cirque bouge. Ça fait le voyage tout partout ici. Il a dit le dernier cirque c'était loin au nord d'ici, et que le prochain va continuer vers le sud. Aux marais.

Ça c'est bon. Mais toi tu vas rester ici. On a toujours un tas d'ouvrage pour toi.

Tu comprends pas, Mom. Asteur tu vois ce qu'on a ici, il y a tous des malades asteur dans le village. Et je crois qu'on est tous trop vits-là asteur.

C'est tout trop vit ?

Ouais, on a des glacières et des freezers et une chose et une autre. Et tu vois, on mange même quand on a pas faim. Et je crois pas que c'est aussi bon que ça était dans le temps passé. Et so far, pour asteur, la vie est changée asteur.

Bien un tas a changé.

Et toi tu nous as élevés, toi. Et dans le temps on avait nos vaches. On faisait récolte avec nos chevaux et nos mulets comme ça. Et asteur, c'est les tracteurs. Et ça nous coûte quelque chose en dedans de la poche pour faire une vie. Et toi… toi tu peux plus faire—

Moi je peux plus rien faire ? Hier au soir je pouvais rempoter ces plantes et ce matin je pouvais balayer toute la maison !

Ouais mais je veux dire que t'as élevé une bonne famille quand même. Merci bon Dieu on est tous là gros, gras et gaillards. Merci bon Dieu. Et toi t'es toujours là pour voir ça tu vois.

Et je commence à être vieille asteur. Je veux juste voir et c'est tout.

Tu veux pas explorer ? Tu veux pas danser ?

Non.

On connaît ça. Mais moi je peux et je veux. Je veux voyager. Je veux voir des choses que je vois pas par ici.

Et je veux pas être dans ta place. T'après parler comme du *bois sec*, toi.

Mais ça c'est mon style, tu connais. C'est comme ça les choses va, right Mom ? Moi j'après gone asteur. Moi et Beau on va suivre le cirque, okay, Mom ? T'as d'autres enfants par ici qui va t'aider, okay ? Il y a rien que vous-autres peut faire avec moi qui peut pas être fait sans moi, tu connais ça. Tu connais moi j'arrive jamais à l'heure pour tirer les vaches. Tous les dimanches matin je me réveille pas à l'heure pour aller à la messe. Ça fait, mes tites sœurs va tirer les vaches et c'est eux-autres qui va avec toi à votre messe. Je suis pas bon pour tout ça, Mom. Je suis juste un bonrien et ce bonrien va suivre le cirque avec mon ami Beau. Okay, Mom ? Well, bye et soigne-toi.

Et pareillement…

Je pouvais voir que ça a blessé ma mère. Mais eux-autres, ils feraient beaucoup mieux sans moi. Ça fait, ce matin-là moi et Beau on a pris le chemin vers ce qu'il appelait *yakni chishba*. Le sud sauvage de la vieille Louisiane.

Cet après-midi-là on s'est trouvé sous un ciel plus grand que j'ai jamais vu avant. Le bleu du ciel est devenu trouble et profond. La terre boueuse et l'eau décembrâtre de ce pays me semblaient être hors du temps, d'un passé intemporel, comme si le temps s'est arrêté bien avant l'arrivée des vivants. Le soleil de l'après-midi dorait la mousse pendante et Beau se glissait devant moi vers le marais. Puant la politesse, je l'ai suivi. On a continué bien après que les arbres nous entouraient à la ronde et je craignais la perte de direction imminente qui nous attendait au fond de la forêt. Le silence mortel. Il faisait rapidement trop noir pour voir et un arbre couché nous a guidé à travers une couverture d'eau stagnante. La lune brillait pas.

À l'est du soleil et à l'ouest de la lune j'ai commencé à entendre le réveil de la nuit tropicale. Beau marchait toujours juste devant moi et je sacrifiais la précaution pour la vitesse. Le bourdonnement des maringouins. Le bruissement des branches. Les cris des vivants. La connaissance réconfortante que nos pas faisaient que des notes dans la chanson marécageuse—une voix dans le concert terrestre. Au loin, j'ai vu apparaître une petite lumière. As-tu jamais vu la naissance d'une étoile ? La vitesse de nos pas et de mon cœur s'est accélérée. Le feu grandissait, il brillait sur un homme assis sur un rondin.

C'est lui.

La voix de Beau m'a frappé. On s'est plongé si profondément dans la nature sauvage que j'avais oublié notre capacité de se parler. On s'est approché de l'homme rétroéclairé. La chaleur et la lumière du feu nous invitaient. Cette image m'a fait penser au moment où j'avais rencontré Beau, quand la lumière du soleil passait tout juste à travers son corps. Le corps de l'homme assis me semblait être aussi translucide, filtrant les éclats du feu caracolant. Même assis il était grand, fort comme un dieu. Moi et Beau on s'est mis devant lui, à l'autre côté du feu. Il s'est gratté la tête. Le bruit d'amadou. Son regard fixait les flammes pendant quelques moments avant de nous accueillir.

Un murmure porté par la fraîche nocturne nous appelle. Une étoile luisante va nous guider vers une piste à l'orée de l'incertitude. Elle bouge, elle se trouve n'importe ayoù le feu follet l'amène. Suivons-lé jusqu'au vieux cirque. Un cirque très bref, très petit, toujours fugace. *Luak chito. Luak ataha iksho.*

Des lignes de fumée nageaient dans l'air. Des volutes ondulaient dans le calme. Les rayons enfumés coulaient, vacillant de la bouche d'Ilaueli. Il parlait avec la précision d'un sculpteur. Il refouillait les mots moins utiles. Quand il raconte, il compose des phrases pour qu'elles puissent battre le vent et rester juste devant nous-autres. Une parole fixe. Je vas jamais oublier ces mots-là. Ce sont les paroles d'un vieux sachem de la tribu Houma qui a servi de notre guide cette nuit-là. Il s'appelle Ilaueli Courteau. C'est lui qui a forgé le guide que je suis devant toi ce soir. C'est lui qui m'a appris tout du cirque. Ilaueli est né guide. Dans sa tribu, on naît guide, on le devient pas.

Il s'est levé. Il a éteint le feu avec de la boue. Au clair de fumée il tenait ces mots dans ses mains comme un nuage et il les a essorés comme de la pluie :

Suivez-moi au long du *bok* vers la piste aux *oka*.

Écriture

Evelyne Bornier

En hommage à David Cheramie

Pour mettre le texte en vie
il faut le lire
le mettre en mouvement
comme un brin de mousse chante sur le cyprès
comme la libellule
fend la brise sur le bayou
comme l'araignée tisse sa toile entre deux boscoyos
comme la chouette ulule dans les branchages
comme l'herbe folle danse sur la savanne
Écriture
le texte prend vie
comme le nageur fend l'onde
la plume est un fifollet
son âme virevolte d'une page à l'autre
et les signes nous font signe dans la nuit

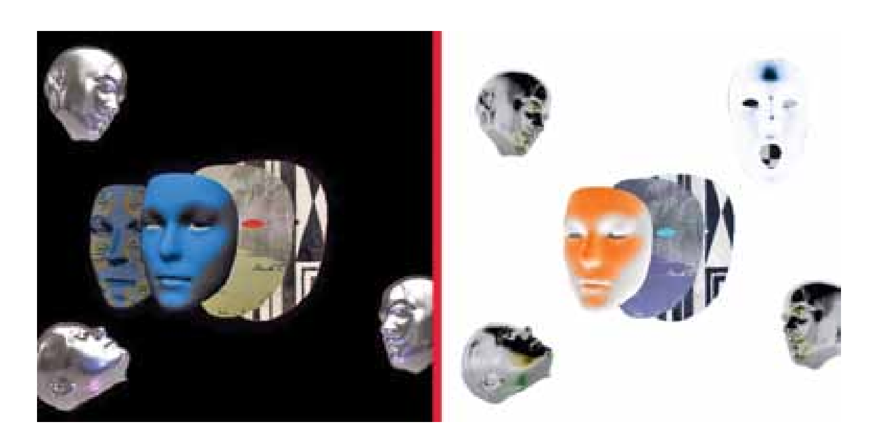
Ode

Evelyne Bornier

les brouillards épais du Meschacébé
recouvrent les plaines alentours
le fleuve étend ses bras dans les marais voisins
ridules sur lesquelles s'aventurent
les cyprès et leurs boscoyos
les chênes centenaires poussent leurs racines
dans le terreau de cette côte fertile
les chants de cette terre coulent dans mes veines
Il y a des choses à noter icitte
me dis-tu bougre
Ayoù que t'es asteur ?

Masque d’éternité

Anne Guillot



Collage Numérique. 2020.

Le masque de l'éternité fait référence aux différentes personnes que nous devons adapter dans différents contextes et cadres sociaux. « Les signes extérieurs de l'assimilation n'ont pas pénétré au plus profond de son être ; les voies de la Civilisation n'étaient pas ses voies. » - Léopold Senghor

Chez Moi

R. Paul Cooper

À elle, j'ai dit, « Avec toi, je me sens
comme si j'étais chez moi. »
J'ai pensé que ça, c'était profond,
mais je ne connaissais rien de moi.

La Louisiane, c'était ma maison,
alors j'ai pensé, pis, mais non –
je vis asteur dans le Texas, avec
Yanquis qui sont des pas bons mecs.

Mais-là ! Le Texas, il pourrait être ma maison,
comme les créoles qui y ont été avant,
et j'ai pensé qu'elle – pis trop beaucoup je pense !
Je sais bien, asteur, bâtir ma propre habitation,

faire un domicile avec une bonne fondation,
pour mes espoirs, à ériger de briques une résidence,
à construire de mes mains ma propre chambre,
le logis ayoù vont rester toutes mes espérances.

Il n'y a personne qui, à moi,
peut donner l'endroit d'appeler chez moi,
car ce n'est pas une chose on peut recevoir.
On ne peut que le donner, asteur je le vois.

La Dernière Cabane

Jonathan Olivier

La vieille cabane était pratiquement la même que c'était pour l'arrière-arrière-grand-père de Sam, à l'époque où les gens n'avaient que des pirogues pour naviguer les bayous. Ses planches de cyprès n'avaient pas de trous de fourmis blanches ou de taches molles de pourriture. Elle avait résisté à l'épreuve du temps, défiant des ouragans et des inondations et des étés étouffants, servant de dernier gardien de ce coin de marais.

Sam frotta sa main sur l'extérieur de la structure, sentant le transfert d'histoire à travers son bras. « Je n'oublierai pas cet endroit », dit-il en souriant.

Alors qu'il se tenait sur le porche, il regardait le Bayou Mathieu, une légère brume tourbillonnant sur l'eau, encore assez tôt pour que des ouaouarons chantent. Ils gémissaient les uns aux autres, les sons coupant à travers l'humidité tandis que des oiseaux planaient au-dessus. Des cigales bourdonnaient et des queues de poissons claquaient des ondulations sur l'eau trouble.

À ce moment-là, Sam entendit des machines gronder à nouveau, surpassant les subtilités du marais. Asteur, il devina qu'elles étaient à seulement 75 mètres.

À travers ce qui restait des arbres, il pouvait voir des taches de couleur jaune, annonçant des bulldozers qui sillonnaient, où il serait bientôt en mesure de les voir clairement. Il y en avait quatre qui travaillaient pratiquement toute la journée, suivis d'une petite armée d'hommes portant un casque et des dizaines de camions transportant les tuyaux. Du fleuve Mississippi jusqu'au Texas, le métal reposerait sous terre pour transporter le pétrole à travers le bassin d'Atchafalaya. C'est le progrès, beaucoup disait. Des emplois, d'autres rationalisaient. D'après ce que Sam savait venir, ni l'un ni l'autre ne se justifiaient.

« Tu vas bien ? » demanda Michele, son ton était inquiet. Elle était restée silencieuse presque toute la matinée jusqu'à présent.

Il secoua la tête.

« Je sais, il est difficile de voir ce qui s'en vient et d'être désespéré pour l'arrêter », dit-elle. « Ce n'est pas comme si on n'avait pas essayé. C'est quelque chose dont on peut être fier, au moins. De savoir qu'on a fait tout ce qu'on pouvait. »

« Mais, vraiment ? »

Il remettait en question leurs efforts au cours des dernières semaines, alors que les machines coupaient lentement à travers la forêt de cyprès de 50 mètres de large et des dizaines de milles de long à travers la dernière parcelle de marais intacts dans l'Atchafalaya. Le pipeline arriverait directement à la cabane. Encore et encore, ils se répétaient qu'ils faisaient tout ce qu'ils pouvaient pour les arrêter. Cela lui donna peut-être un sentiment de paix, sachant qu'il avait tant donné pour arrêter la destruction. Toutes les réunions, les protestations, les poursuites — qu'aurait-il pu faire d'autre ? En fin de compte, il n'avait été qu'un obstacle temporaire que la puissante industrie avait facilement bloqué.

Les grondements, asteur encore plus près, fournirent sa réponse. « Je ne pense pas qu'on a fait assez », dit-il. « On aurait pu faire plus. »
Les orteils de Michele pendaient juste au-dessus de l'eau brune qui s'écoulait lentement devant le porche. « Oui, peut-être. Mais il semble que même une armée ne pourrait pas empêcher ces gens d'obtenir ce qu'ils veulent. » Elle trempa le pied légèrement dans l'eau.

« C'est vrai. »

« Je me demande ce que ton papa dirait, ou grand-père ? Que diraient tous ces vieux s'ils pouvaient voir le Bassin tel qu'il est aujourd'hui ? Toutes les forêts où ils étaient restés ont été détruites. Les poissons ont disparu, un mode de vie itou. »

Sam marcha jusqu'au bord du porche, et s'assit à côté d'elle. Il posa sa main sur la sienne alors qu'il regardait de nouveau de l'autre côté de l'eau où un couvert dense de cyprès suivait le bayou jusqu'à la rivière Atchafalaya, à environ quatre milles en bateau. Plus loin, où jeune garçon il avait appris à pêcher des sacs-à-lait, des canaux avaient été creusés à travers la forêt restante pour faciliter l'accès aux puits de pétrole. L'eau qui coulait sous leurs pieds gardait un éclat, du pétrole ou d'autres produits chimiques flottant vers le sud en direction du golfe du Mexique. Devant eux, il y avait d'autres arbres qui avaient été coupés pour faire place au pipeline.

Il n'avait pas de réponse, seulement un sentiment de douleur qui grandissait tout comme les grondements.

Elle le regarda. « Combien de temps avant qu'ils arrivent ici ? »

« Demain matin. Je suis sûr. »

« On va regarder en arrière et considérer cela comme un crime », dit-elle.

« D'ici là, il sera trop tard. »

« Tout ce qu'on aura, ce sont des histoires de ce qui s'est passé ici. Un jour, on sera les anciens et on dira à nos petits-enfants à quel point c'était beau dans l'Atchafalaya. »

« C'est ce dont je veux me souvenir au sujet de cet endroit — la beauté ». Il se leva et toucha le mur à nouveau. « Si les murs pouvaient parler », dit-il avec un sourire.

Il repensa son apprentissage du français avec son grand-père sur le porche lorsqu'ils avaient ramassé des canards. Il entendait des petites phrases qu'il avait apprises rapidement. A l'approche du premier gel, ils avaient cuisiné du gombo pour réchauffer leur corps la nuit. Sam regarda la cabane, et c'était comme s'il pouvait voir les vieillards échanger des histoires. Ils avaient parlé de leurs chasses matinales, leurs mains étaient dans les airs en décrivant des canards sillonnant le ciel ou des écureuils sautant d'une branche à l'autre. Il revint sur le porche, près de l'endroit où son père s'était bercé sur la chaise qui avait fait partie du décor pendant peut-être 30 ans. Sam ne savait pas s'il devait rire ou pleurer.

« Il faut partir, » dit-il.

« On peut rester aussi longtemps que tu le souhaites. »

Il hocha la tête. « C'est le moment. Ce que j'ai avec moi est ici. » Il pencha sa tête vers le bas, puis vers son cœur.

Elle sourit, une larme dans le coin de son œil. « C'est tout ce qu'on pourrait faire. »

Alors, elle descendit dans la barque, s'installa à l'arrière et l'attendit.
Sam frotta de nouveau le mur de cyprès, ceux qui résistèrent aux inondations, aux ouragans et aux fourmis blanches. Cette fois, l'extérieur rugueux des planches ne lui parla pas. Seule une larme tomba de son œil sur le porche. La cabane, construite avec de la sueur mais détruite avec des larmes.

Il regardait la forêt fracturée autour d'eux, alors que les grondements devenaient de plus en plus forts.

Essuyer-moi-bas / Wipe Me Down.

Anne Guillot



Acrylique sur toile. 2020. 20 x 16.

Ce travail est une extension du travail antérieur sur les chevaux de course, conçu pour creuser un peu plus profondément dans les cultures qui entourent la vie sur la piste. L'eau de Cologne du Jockey Club est similaire à la Florida Water en ce sens qu'elle est à la fois une eau de Cologne et un produit rituel #curio. Depuis les années 1920, cette eau de Cologne est utilisée pour le lavage spirituel conformément aux croyances de #HooDoo. C'est l'une de ces traditions que les gens ont pu perpétuer sans même se rendre compte de la raison pour laquelle ils le font ou de ce que c'est. Le texte de Frenxh* dit WIPE ME DOWN... heureusement, de l'intérieur.

LA PISTE AUX SOUFFLES

J'après te conter une histoire de secondes chances. Une histoire qui suit beaucoup de pistes… d'univers alternes disons. La vie de guide est comme celle d'un oiseau. Il faut avoir des os comme la fumée. Il faut connaître comment jouer, conter, pleurer, apprendre et montrer… tous à l'air libre. Il faut briller impitoyablement, comme la peur.

Quand on a quitté le cirque aux *oka*, à l'aube, le ciel était gris. Le noir saignait à travers les nuages tachés, sales, comme des empreintes dans la boue. Empreints. Je me demandais à qui elles appartenaient. Des nuages passaient devant nous comme des monstres blancs avec des cœurs gris. L'air était terne et lourd, superposé.

Tout d'un coup, le vent a annoncé son arrivée. As-tu jamais entendu l'applaudissement du vent ? Dans ce cas-ci, on entendait, moi et Beau, l'arrivée de la dernière guide que j'ai rencontrée pendant ma jeunesse. Le ciel changeant laissait passer les nuages monstrueux, cédant la place aux jaunes et oranges. Le soleil matinal brillait la couleur du déjeuner. Les vents soufflaient et caressaient les arbres et les herbes. La lumière entre les troncs était grise et orange, la couleur de la peau de printemps. Les fraîches kouraient et venaient par ici et par là… murmuraient dans mes oreilles un langage que je reconnaissais.

Zœrb ka géri, é zœrb ka chwé

T'as entendu ça ?

Ouais, quoi ça veut dire ?

Beau comprenait bien les mots que les souffles soufflaient, mais le message derrière a nous échappé tous les deux. Mais la prochaine fois la voix a soufflé, elle était bien claire et forte…

Suiv diven pou la piste aux souffles

C'était la voix de Madame Krôvent. C'est elle qui monte au vent pour traverser les prairies et les eaux, qui veille sur la vieille Louisiane, qui nous guide vers les cirques inexplicables, des fois incompréhensibles, mais toujours aussi fugaces et tangibles que l'après-midi.

Il nous a dirigé vers la piste aux souffles, ayoù j'ai appris à voir en couleurs, me cacher en couleurs, me déplacer en couleurs, vivre en couleurs. Quand on a arrivé au spectacle, les vents ont continué sans nous-autres.

Samedi au cirque

Nathan Wendte

Il me restait que cinquante sous. L'argent sonnait tristement dans ma poche. Je connais même pas quoi faire j'ai venu icitte. Peut-être je voulais me baigner dans l'inconnu, mais le mystère est un couteau à double tranchant. Je croyais que j'avais déjà goûté le bien, et pis là c'était juste le mal qui restait. Une chanson baroque et familière s'a levée doucement tandis que je rôdaillais les chemins gris…

Zœrb ka géri, é zœrb ka chwé,
Siro, mamou, sasafra, mannglyé.

La lune grimpait les arbres aux alentours pour mieux guetter le non-spectacle, mais les nuages noirs épais l'empêchaient. Elle pouvait pas STAND ça. Sa lumière brillait pendant des petits moments comme des doux éclairs avant d'être recouverte encore. C'était pus de FUN, ça, si jamais ça a été du FUN du tout.

Dou, amœr, miské, fad,
Yé gin dê bòrn to va jamé wa.

Des ossailles grouillaient sous des ombres solitaires qui étaient après charrer de n'importe quoi. Je doutais qu'eusse avaient des noms, et je pouvais pas attraper aucun mot de leurs histoires. Les trous où leurs yeux étaient supposés d'être manquaient du feu et de la vie. De temps en temps j'entendais des riquiquis toujours juste derrière moi. Enfin, je voyais un vieux boscoyo—ni femme, ni n-homme—plaqué dans la lueur d'une lampe à globe. N'avait toutes qualités de feuilles, de racines, et de sacs musqués éparpillées sur la face d'une table à côté. "Qui ça que je peux acheter avec cinquante sous?"

"Çé mwin ki ven, mé lamour pren tou."

Tout d'une secousse un gros sassaquoi a sorti de la tente. Quèques zombis étaient après s'envoler quand trois personnes a apparu: l'homme a deux langues, sa femme à langue branchue, et leur petit sans langue et sans langage. Équand eusse m'ont vu, eusse se taisaient. Le boscoyo a ricané, et le petit m'a montré deux mainettes serrées.

"Fé tô schwa."
"Quoi?"

La famille fanée avançait à petits pas. C'était pas la menace, mais la grimace qui m'a coupé le souffle. Comme si ce choix, incomprenable à moi, pouvait décider quèque chose de manière engravée. L'homme commençait à bavailler à cause de

ses deux langues qui étaient après luttailler. Sa femme semblait vouloir me parler, mais sa langue branchue ne faisait que bagouler. Le petit avait toujours ses mains fermées. Ses yeux impatients me perçaient l'esprit. Je sentais le mal commencer à piquer mes yeux, pis mon dos, pis mes jambes jusqu'aux petits orteils. Je pouvais pus jongler. Je pouvais pus trouver la rime. Ma langue a devenu sèque et pâlotte. Le petit a retiré ses deux poignées toujours cachées, et ses parents se taisaient encore. Il a jamais cessé de me guetter, et asteur, il voyait son frère malheureux: moi, sans langue, sans langage, ensemble avec une génération qui pouvait pas faire le choix. Mes pensées embourbées galançaient comme la barbe espagnol en haut d'un cipre mort depuis longtemps. Le vieux boscoyo chantait comme pour nous soulager:

Dou, amær, miské, fad,
Yé gin dê bòrn to va jamé wa,
Zœrb ka géri, é zœrb ka chwé.
Siro, mamou, sasafra, mannglyé.

Glouglous dans les tuyaux

Aurore Perez

Improvisation

Ah, bonjour,
Je n’avais pas prévu d’être là aujourd’hui.
H-hm,
J’espère que vous allez bien.
Installez-vous.
Comme vous voyez,
Nous nous trouvons dans un
Huit mâts au carré,
Un classique.
Mon léotard me serre un peu -
Be patient, je l’ajuste -
Mais n’est-il pas du plus bel effet avec ces pois ?
C’est le tapis de clous sous mes pieds
Qui asteur m’empêche de me concentrer.
Comme mille maringouins dans une
Nuit noire
Et sans fan,
Mais je m’égare.

Un cornac dans un magasin
De porcelaine,
C’est tout moi ça.
Merci, avec ce tabouret c’est beaucoup mieux.
Je disais donc,
C’est une guitoune,
Tout ce qu’il y a de plus classique,
Remplie de mimes et de
Prestidigitation.
Novelty act ?
Une sorte de chaos
(Oompah et opening !)
As-tu peur ?
Es-tu Peur ?
Oui ! Alors tu es chez toi.
Fais-toi ressentir mais
Laisse les autres
Insectes fous
S’exprimer
Aussi.
Les contorsionnistes intestinaux,
Les fildeféristes du

C

I E

R U

Q

Des émotions.
Début et final,
Charivari sur batoude.
Pense la panse en danse de
Claquettes
Effrénées.

C’est ça l’impromptu
(la vie, en fait),
Tout le temps des contretemps,
Des contre-pitres,
Des pitreries,
Hors de contrôle.
Da capo, on recommence.

Peur, nous disions,
Ne doit pas t’
A r r ê t e r.
Gromelot général,
Mes guts ne sont pas d’accord,
Ça bataille,
Ça s’écharpe,
Ça se bloque en-dedans,
Et soudain :
C’est un magnifique leap for the life,
Une fricassée d’énergie.

C’est ici que sont les réponses
Les réponses, re-pansées,
C’est le lieu de tous
Les secrets,
De tous
Les désordres,
De toutes les vérités.
(Une visite hors du commun, je vous dis,
Normalement on ne répète qu’à guichets
Jamais ouverts.)

Il y a des glouglous
Dans les tuyaux,
C’est amusant -
Après le mauvais quart d’heure
À passer.
(Je dis quart, mais ça peut être
Très très long, et très longtemps.)
Qu’en penses-tu de cette panse-là ?

Chapiteau de peaux
Tapissées de maux
Maux en mots, en émaux
Fragile dedans,
Plein de force pourtant.
Dire que c’est la liberté qui
Commence, là,
C’est peu et c’est énorme
À la fois.
Il y a des farfadets qui jonglent
Tout le temps,
Des annelistes qui entortillent les
Idées
Coincées dans ce ventre
De doutes
Et moi qui dompte
Surtout ma peur,
Car c’est la plus sauvage.
(*Moi*, mais ça peut être
Toi.)
Mais il y a aussi la joie !
La joie
Du courage.

Chapiteau de peaux,
Fort dedans,
Plein de fragilités pourtant.
En coulisse on voit des
Vaisseaux pas sages,
Tendons tendus,
Abattus abats,
Tas de tissus en carrousel,
Acrobaties des sens
Chaque seconde,
Boyau qui se débat ;

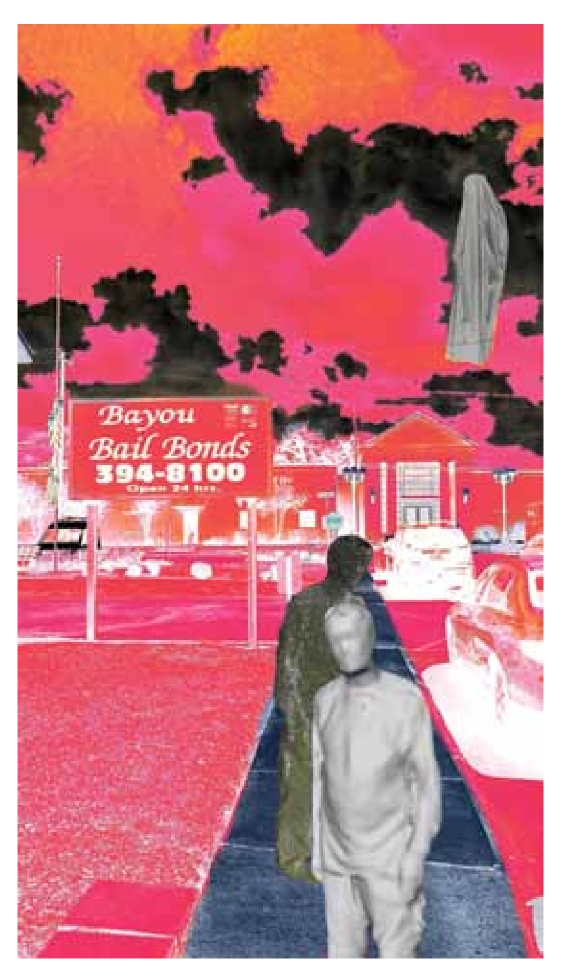
Pas jaloux
Sisyphe et son rocher.

Heureusement
Ce théâtre interne de l’affolement
Personne d’autre ne le voit, il reste bien
Caché
Derrière une épaisse gardine.

Gardine de peaux,
Coulisses de chair,
Corps-cirque-huis-clos.

Traditions D’Assaut Spirituel:

Anne Guillot



Tout au long de l'histoire, un certain nombre de religions, de légendes et de systèmes de croyance décrivent des rencontres impliquant une forme d'ombre mouvante. Ce phénomène est connu sous le nom de "Shadow People.”
Selon le folklore, ils apparaissent comme des formes sombres à la périphérie de la vision des gens et se désintègrent, ou se déplacent entre les murs, lorsqu'on les remarque Le mot romain pour ombre était Umbra, qui signifie également - l'ombre ou le fantôme d'un individu qui s'est rendu à un endroit appelé le Pays des Ombres, faisant partie d'un Monde Souterrain.

Néant

Evelyne Bornier

c’est de la nuit
que jaillit la vérité
lame de fond
qui transcende mon être
c’est à la lumière des ténèbres
qu’il faut retrousser les songes
prendre le pouls de l’âme
sous la foultitude des gravats
où se mutinent les spectres
à l’heure où la vie
est une île déserte
et les corps-à-corps
se font les plus secrets
c’est à ce moment même
où s’engourdissent les cieux
qu’apparaît la seule voie du retour

Juré

Evelyne Bornier

« Si l'exil peut effriter le sens de l'identité,
la pensée de l'errance, qui est pensée du relatif,
le renforce le plus souvent. »
Édouard Glissant, *Poétique de la Relations,*
Poétique III, Paris, Gallimard, 1990. p.32

Tu me dis que je suis née ailleurs
Tu me dis que je ne te ressemble pas
Tu me dis que je ne parle pas comme toi
Mais je respire et j'aime comme toi
Comme toi, je suis amoureuse de cette terre
J'en connais les histoires, les légendes et les sons
Comme toi, je me nourris de la sève de ses traditions,
Je me repais de ses visages, j'en connais les chansons
Alors, qui suis-je ?

Juré

Après une dure journée
Tes bras m'accueillent comme une mère son enfant
Ta musique berce mes hivers, panse mes maux
Le chemin a été rude, mais tu m'as soutenue
Lorsque de mes pas hésitants je découvrais tes trésors
Je t'habite et tu m'habites
Tu flottes dans mes rêves et me ramènes à moi-même
Alors, qui suis-je icitte et asteur ?

Crypsis et Mimétisme.
Anne Guillot



C'est une bouffonne de carnaval, mais sa capacité spéciale de clown est que son visage se transforme et se fond dans son environnement. Le mimétisme, dans ce contexte, est la ressemblance d'un organisme à un autre ou à un objet de son environnement pour se dissimuler et se protéger des prédateurs. Crypsis est la capacité d'un organisme à éviter l'observation ou la détection par d'autres organismes.

Le 14 juillet

Jonathan Mayers

It is Bastille Day.
La Fête nationale de France,
Qui m'fait penser à notre Bastille :
L'absolutisme des États-Unis, inutile.
Les murs nous mènent Éloigné•es
De nos ami•es
« Exilé•es ».
La dualité de *Black or white,*
De *Republican't or Democrap.*
L'ignorance et l'intelligence
La religion et la science
Se battent pour éviter
Notre Bastille, qu'a déjà fait
Une attaque sur nos facettes,
Plus culturelles, plus complexes,
Notre prison en 2020.
What a day.
Le 14 juillet.

Bobogris à Bulbancha

Jonathan Mayers



Jonathan Mayers. Bobogris à Bulbancha. Caséine et cire d'abeille provenant de Louisiane sur panneau, cadre recyclé. 14 x 16 pouces. 2019.

Capitalisme, bourgeois, bohème. Vous-même, vous profitez bien. Sans restrictions encore et *again*. Menez, venez, déménagez, et ben… Vous achetez tout. Pas de bénédictions, plein de contradictions, oké Ben ? Jamais vaut rien équand vous vous donnez du pouvoir, sans soutien pour celles et ceux-là qui tiennent vos chaînes. Vous avez enveloppé, développé, pour enlever la ciprière, installer la *dure-pierre*. Dessous un joli ciel gris, Bobogris fait des graines de vos maudits bâtiments. « Scène »

LA PISTE AUX FLEURS

Bien sûr je pourrais te conter mon conte pour toujours et toujours (c'est comme ça que les contes va, hein ?) mais on s'approche vers la piste asteur, et j'aimerais te laisser les oreilles s'adapter au silence de l'épanouissement.

Azalées

Peu à peu, la nuit louisianaise s'éclaire du bois le plus dense jusqu'à la prairie la plus ronde, jusqu'aux chemins pavés, jusqu'aux salles d'immersions, jusqu'aux bars bruyants, jusqu'aux vieux coffres dans les vieux greniers, jusqu'au cypre mort, jusqu'aux pointes coupées, jusqu'aux *oka* et aux *yakni*, jusqu'aux jardins urbains, jusqu'aux côtes boueuses et graisseuses, jusqu'à la folie. Et ça continue inlassablement…

Mais ça commence toujours ici, dans le noir. Tes yeux commencent à s'y adapter. Une foule murmure debout—le bruit magique qu'on entend quand un tas de monde parle tous à la fois. Comment ça fait que chaque personne peut avoir autant de choses à dire en même temps ?

La foule *oooh* comme des goules humaines.

Les fleurs meurent itou.

Mais le cirque follet demeure en Louisiane pendant quatre milles ans et va demeurer pour quatre milles de plus. Dans ses chapiteaux les murs restent debout, les chaises espèrent, rangées soigneusement et le sol reste fidèle. Le silence reste dans la boue et sur les pistes. Et lorsque nous y entrons, nous nous émerveillons ensemble.

Circus Maximus:
Un pantoum de l'imagination

Lauren Heilman

Le cirque maxime de l'époque romaine
Inspire encore la jeunesse
Le chariot de son argot
C'est le char de la vieillesse

Inspirant encore la jeunesse
Et plutôt l'enfance
C'est le char à la vieillesse
Les chars imaginaires qui mènent à l'avance

Et plutôt l'enfance
Roule au marché sa chance
(Les chars imaginaires mènent à l'avance)
Et dans la tête d'une petite bête, c'est l'histoire qui recommence

Roulant au marché sa chance
Le chariot dans son argot
Et dans la tête d'une petite bête—c'est l'histoire qui recommence
Le cirque maxime d'époque romaine

Ce poème s'occupe des images changeantes des rêves d'un enfant, et comme dans les rêves les images ne sont ni chronologiques ni claires, mais comme un kaléidoscope reflètent les mémoires de l'histoire pour l'enfant, et de l'enfance pour le vieil homme.

Dans la tête de l'enfant, le chariot au supermarché représente le char des courses romaines. Mais le char (symbole de l'imagination) mène l'enfant en arrière (à l'époque romaine) mais aussi à l'avenir lorsqu'il a vieilli. Le char devient symbole du progrès de la vie.

Le cirque n'est pas exactement le cirque d'aujourd'hui, mais le cirque maxime (Circus Maximus) à Rome qui s'agit des gladiateurs, des courses, mais aussi des lions et des tigres comme on se trouve aux cirques modernes.

Le pantoum impose la forme du poème, une structure qui reflète facilement les vagues de l'imagination.

La danse du foin

Kristen Ramsey

Je suis juste un jeune mulet
aujourd'hui soûl de gaieté,
je souris pour maïs dérobé
trop petit pour déchausser

Le mulet reste dans le clos
et le cheval dans l'écurie,
quand ils ont pas de chevaux
ça monte bien les mulets aussi.

Je suis juste un jeune mulet
trop petit pour rabourer
mais un jour je vas haler
et moi je vas faire l'affaire rouler

Je danse un 'tit galop
mais demain ça va être la fouette
t'as besoin d'un bon dos
quand t'as pas un bon tête

Je suis juste un jeune mulet
tout le temps après fringuer
ils m'ont donné à manger
pour m'amarrer et me brosser

J'vas rabourer à travers les rangs
le bon temps fait pas un derrière
avec mes larmes et mon sang
et j'vas récolter ma misère

Je dis mes prières
pour pas de charrue d'en arrière
et remercie la savane
pour toutes les balles rondes

Pour toutes les balles rondes, toutes les balles rondes

Mulet

Kristen Ramsey



Une

Sarah Djos-Raph

Tu es né des couleurs et du soleil
parfums et acrobaties
sagesse et acceptation de l'inconnu

Tu étais le chef de file de ta vie
bien que forcé de marcher sur une corde raide
se battre souvent contre les lions pour avoir une chance

Tu dansais avec des esprits vibrants
le ciel bleu qui t'accompagne
avec le soleil jaune exsudant simplement de la lumière
et maintenant

Vous êtes déplacé vers des palettes froides, terreuses
ceux qui vous ancrent et vous endurcissent
fournir des racines et de la stabilité

Vous avez été fort conditionné
la route longue et difficile encore à venir
se sentant souvent comme un magicien créant ses propres secrets

La danse de la vie bat son plein
de nouvelles âmes vous entourent
mélanger et fondre ces couleurs en
une

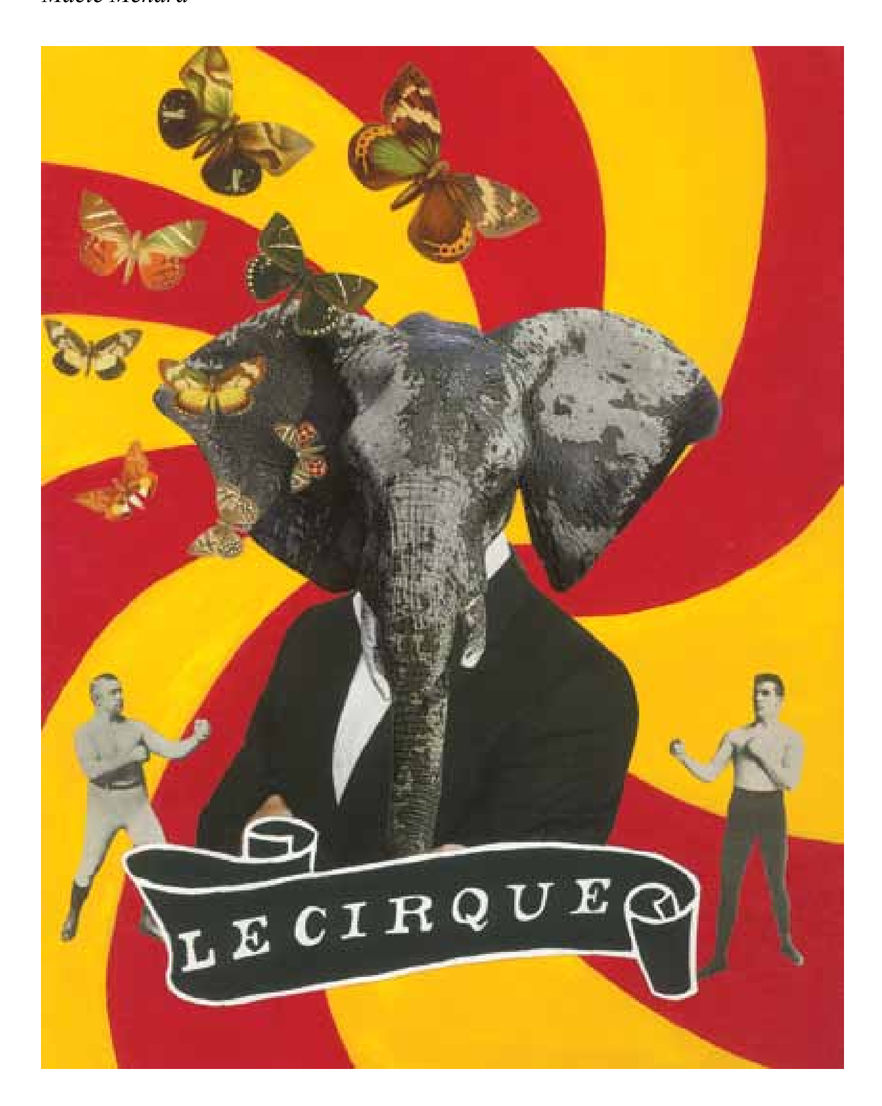
Chacun sa soie

Mïc Hel

Un mime torché de Chartreuse
s'allongea sur un lit de papier à bulles
dans un coin des bois à côté d'un faubourg de luxe.
Maquillé comme le clown,
mais pas si drôle.
Voulant être vu comme, comme, comme...
– 10.000 livres lus la tête en bas,
et maintenant je ne perçois point la différence
entre HGTV: My Dream Home et Deleuze.
L'amour est un fromage qui pue,
et moi, je ne me douche pas. [à la musique de « ne me quitte pas »]
Comme un dinosaure doux et probablement pas juche,
je [tu] te [me] suis [fais l'amour] [[donne-moi un fromage qui pue]]. –
Le mime se rendit compte qu'il fut après finir la dernière goutte de Chartreuse.
Sans perdre le moment décisif…
il attendit…un…an…juste
avant le moment où il ne mourut à cause de manger son lit par le nez.
L'élixir tomba vers le ciel ocieux
et Brahma patafiola le sentiment de « pas assez » avec virulence.
Le mime sauta et infusa avec le plafond comme l'horizon d'un trou noir.
Son corps comme un a c c o r d é o n fermant.
Est-ce que l'accordéon est aplati, où il fait l'action d'aplatir ?
pendant une heure pour nous [NOLA]
mais 1.000 ans pour eux [les américains].

L’homme éléphant

Macie Menard



Pas mes macaques, pas mon cirque

David Cheramie

La parade de paillasses arrive
Dans la ville mémoire
Cinquante ou plus dans
Un tout petit char

Le barker aboie à plein poumon
Annonçant le spectacle à soir
Quand tous les freaks sortent
Pour voir et se faire voir

Je me dis,
« Pas mes macaques, pas mon cirque »

La femme barbue et
Le veau à deux têtes
Les carnies fument et
Les gars de la campagne guettent

Les glaces tordues envoient
Le reflet d'une ténacité
D'une image sans principe
D'un espoir miroité

Je me dis,
« Pas mes macaques, pas mon cirque »

La barbe à papa et
Les pommes-caramel
Les enfants émerveillés et
Les jeunes filles mercurielles

Les rôdailleurs en pick-up blanc
Tassent leur paquet rouge de Marlboro
Se prennent pour des malabars et
Gonflent leurs pectoraux

Je me dis,
« Pas mes macaques, pas mon cirque »

Le cirque est en ville
Le monde voit pas la différence
Les jeux truqués et le mauvais mangé
Constituent leur pénitence
La fantaisie bon marché et

Les frissons assurés
Quelques instants d'oubli
Des peines endurées

Je me dis,
« Pas mes macaques, pas mon cirque »

Le regard vide des passants
Que je remplis avec compassion
Je me joins à eux
Dans ce carnaval de couillons

Et puis je me dis
C'est bien mes macaques, c'est bien mon cirque

ARTISTES DU CIRQUE

Evelyne Bornier, née en France, a connu une seconde naissance en Louisiane à l'âge de 24 ans. Elle enseigne la littérature francophone en milieu universitaire. Elle est l'auteure de trois recueils de poésie. La Louisiane coule dans ses veines et nourrit son âme.

David Cheramie est l'auteur de trois recueils de poésie. Ancien directeur exécutif du Conseil pour le développement du français en Louisiane (CODOFIL), il est à présent PDG du District Bayou Vermilion qui, entre autres, gère le musée d'histoire vivante Vermilionville à Lafayette où il habite.

R. Paul Cooper est un « Senior Lecturer » de rhétorique et de littérature à Texas A&M. Il a grandi dans la paroisse Saint-Charles et a fini son doctorat à LSU. Ses intérêts de recherches comprennent la science-fiction, le fantastique et la poésie du vingtième siècle. Il est aussi écrivain et poète.

Chase Cormier est écrivain louisianais, rédacteur en chef de la revue créative *Feux Follets,* enseignant de la langue française et doctorant en Études Francophones à l'Université de Louisiane à Lafayette.

Sarah Djos-Raph (née Denslow) est originaire de Willow Grove, Pennsylvanie. Elle est actuellement doctorante en études francophones à l'Université de Louisiane à Lafayette. Elle a obtenu un baccalauréat en affaires internationales avec spécialisation en études féminines et un baccalauréat en français de l'Université du Maine. Intéressée par la littérature africaine, Sarah se concentre actuellement sur les questions autour de l'identité africaine et de la diaspora ouest-africaine. Sarah est une ancienne Volontaire du Corps de la Paix, Killiam Fellow, et étudiante d'échange au Rotary, et elle est actuellement Rotarienne.

Shelbie Funderburk, 26 ans, est née et élevée dans le sud de la Louisiane. À l'âge de 10 ans, elle a appris à peindre à l'huile et à l'acrylique sous la direction de sa mère. Elle cherche à mélanger notre culture riche avec la mode artistique.

Anne Guillot est une artiste visuelle de St. Martinville, qui réside actuellement à la Nouvelle-Orléans. Elle crée des œuvres contenant des souvenirs et des observations de la vie dans l'espace liminal, dans l'espoir d'apporter au quatrième un élément exclu du récit officiel du sud de la Louisiane et fixé dans la philosophie, qu'elle représente se désintègre dans l'examen rigoureux.

Lauren Heilman, résidente d'Alabama, a un diplôme en français et un diplôme en anglais de Bob Jones University. Elle fait ses études au niveau de masters à Auburn University et elle s'intéresse énormément à la littérature louisianaise d'Alfred Mercier—le sujet de ces recherches.

Mïc Hel est poète franco-états-unien qui explore la francité à travers la France, la Louisiane et le Maryland avec un crayon ésotérique et torché de fleurs.

Jonathan Mayers, « rat de bois farouche », est artiste et écrivain créole louisianais d'Istrouma. Il peigne des paysages familiers encadrés avec de la boue d'endroits spécifiques. Présentant des bêtes mythologiques, il adresse notre relation à l'environnement. Mayers est le commissaire de l'exposition *Mythologies Louisianaises* ainsi qu'un fondateur du Latanièrisme.

Macie Menard (@kid__cuti) est une artiste de matières multiples de Lafayette en Louisiane. Après avoir quitté sa carrière en design graphique, elle vient de redécouvrir son amour pour l'art dans le domaine de collage. Sa relation avec l'art demeure compliquée, mais elle est contente d'avoir trouvé la voie qui l'amène vers la joie.

Jonathan Olivier: Issu d'une famille francophone de la paroisse St-Landry, Jonathan Olivier est journaliste spécialisé en culture et en environnement, dont les écrits ont paru dans des revues comme L'Actualité, Outside, The Bitter Southerner, Backpacker et plus. Il a fondé une ferme bilingue, Jardin Communautaire Frozard, afin de faire avancer le français en Louisiane.

Aurore Pérez (1984), enseignante itinérante, malaxeuse de mots jolis, inflexibles ou saltimbanques.

Kristen Ramsey est une écologiste des wetlands. Alle construit des mèches et restaure des cyprières. Alle était née à Lac Charles et a été élevée dans les paroisses St. Tammany et Pointe Coupee.

Nathan Wendte est professeur à l'Université de la Virginie. Il a reçu son doctorat de Tulane University en anthropologie linguistique en 2020. Ses recherches portent sur l'identité ethnoglossique chez les Créoles et les Cadiens de la région du Golfe Sud.

